

qu'une grosse femme à l'air avenant parut pour prendre leurs ordres. En un instant, le couvert se trouva mis et M. Delprat mit en pièces les pâtés et les viandes froides qu'on avait apportés, en attendant les œufs et le beurre frais de la ferme. Tout le monde fit honneur à ce repas improvisé. Nelly elle-même semblait avoir repris pour quelques heures un peu de cette santé et de cette gaieté juvénile qui l'avaient fui pour toujours.

— Passerez-vous toute la saison à Salins ? lui demanda Gabriel.

— C'est probable. Les médecins prétendent que l'air des villes m'est funeste. J'ai une santé déplorable, comme vous pourrez le voir. Je resterai peut-être jusqu'en juillet, jusqu'en août... En somme, je ne sais pas bien : je suis variable comme ma santé... Partez-vous dans quelques semaines ?

— Cela dépendra du sort qui me sera fait.

— Quoi qu'il en soit, mon cher substitut, interrompit M. Delprat entre deux bouchées, nous vous retiendrons au préjudice de votre oncle, aussi longtemps qu'il faudra pour que Mme de Sérona puisse admirer nos sites les plus pittoresques.

— Je suis tout à votre disposition, répondit Gabriel, et de grand cœur.

— Merci, monsieur ! ajouta Nelly. Vous êtes trop bon de sacrifier vos courtes vacances aux fantaisies d'une malade....

A ce moment, la porte de la salle s'ouvrit pour donner passage à trois hommes d'aspect un peu sauvage, chaussés de grosses bottes et armés de carabines et de forts bâtons de buis : c'étaient des douaniers qui revenaient de leur tournée dans la montagne. Ils saluèrent et s'assirent autour d'une table voisine.